

LA JOIE DU PARDON

La confession et l'absolution des péchés est un «grand thème pascal» : Jean-Paul II l'a souligné le soir de Pâques, en s'entretenant avec des étudiants de l'Opus Dei.

«Ce qui peut donc parler un pape, le soir de Pâques, à des étudiants venus des quatre coins du monde ? Dans la grande salle d'audience construite en 1971 par l'architecte Nervi à l'entrée du Vatican - elle peut contenir 12.000 personnes -, Jean-Paul II se trouvait le dimanche 19 avril, de 18 h à 19 h 45, au milieu des jeunes du groupe «UNIV», regroupés chaque année durant la Semaine sainte à Rome par l'Opus Dei. C'était donc l'«UNIV 92».

Il leur parla du recours fréquent au sacrement de pénitence avec la confession personnelle des fautes. Il s'agit évidemment d'une exhortation improvisée, comme il aime en faire : «Ce matin, vous avez entendu l'Évangile selon saint Jean. Vous savez ce qui est arrivé le matin de Pâques quand, ensemble, Pierre et Jean couraient vers la tombe qu'ils trouveraient vide. Le soir de ce même jour, historiquement ce soir, Jésus vient au Cénacle où se trouvaient les apôtres. Il leur dit : «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie». Puis il leur donne l'Esprit Saint. Il leur parle de la confession. Oui, il leur parle de l'absolution des péchés. Un thème qui ne plaît pas beaucoup à nos contemporains, mais plaît beaucoup à l'UNIV (applaudissements) et surtout à l'UNIV 92 (nouveaux applaudissements). Que pourrais-je vous souhaiter, à la fin de cette rencontre ? Je voulais, à vous plus qu'à d'autres, vous souhaiter de méditer sur ce grand thème sacramentel, ce grand thème pascal, ce grand thème chrétien et humain. Voilà ce que je vous souhaite».

«Ce thème qui ne plaît pas beaucoup à nos contemporains.» Une enquête sur le sacrement de pénitence en France permettrait de faire le point. Un synode, celui de 1983, a étudié la question. Le cardinal Lustiger posait alors une question redoutable : «La pratique du sacrement de pénitence, telle que nous l'avons reçue de la Tradition de l'Église, risque-t-elle de tomber dans l'oubli pour un temps dont il est difficile de prévoir la durée ?» Mais qu'en est-il hors de France ? Le même soir de Pâques, je rencontrais un prêtre ami du Rwanda, l'abbé Anaclet Pasteur. C'est lui qui, le 7 septembre 1990, dans la cathédrale de Kigali, capitale de son pays, dirigeait la chorale (superbe) au mo-



Le Pape a aussi baptisé le jour de Pâques.

ment de l'arrivée du Pape. Etudiant, depuis lors, à l'Institut pontifical d'études arabes et islamiques de Rome, dirigé par les Pères Blancs, il avait passé la Semaine sainte dans une petite ville de Toscane. «La veille de Pâques, j'ai confessé pendant neuf heures. J'ai touché du doigt les merveilles de Dieu.» Dans mon pays natal, ajoutait-il, il en est de même. Nos missionnaires nous ont légué le sens du sacrement de la réconciliation.

Eloge des missionnaires qui rejoignait celui que leur avait adressé, le matin, Jean-Paul II, tout au long de son message *Urbi et Orbi*. Les étudiants de l'Opus Dei étaient là, évidemment, au milieu d'une foule énorme. Le parvis de Saint-Pierre était transformé en jardin, un geste d'amitié de l'Union des horticulteurs hollandais. Le Pape voulut attirer l'attention sur le rôle qu'ont joué et que ne cessent de jouer les missionnaires dans l'Église alors que la mission n'est plus à sens unique, comme l'exemple de l'abbé Pasteur le démontre. Ce message fait le point sur deux querelles qui ont divisé l'opinion catholique sous l'influence de groupes de pression. La première concerne la nouvelle évangélisation qui, après le rassemblement des jeunes à Compostelle en 1989, fit couler beaucoup d'encre, de qualité parfois médiocre : comme s'il n'était pas de plus en plus évident que c'est aujourd'hui, en Europe occidentale, la première annon-

ce de l'Évangile qui s'impose dans un désert culturel et religieux. Le Pape définit cette évangélisation comme une réponse à une invitation du Christ : «Il nous exhorte à faire du Vieux continent une réalité nouvelle, où la diversité ne signifie pas opposition et affrontement, mais enrichissement réciproque dans la complémentarité des échanges».

La querelle est-elle close ? Apparemment, oui. Mais les mêmes auteurs avec le même éditeur ont enfourché, depuis, un nouveau cheval de bataille. Il s'agit de peser de façon critique «les enjeux d'un anniversaire» (1492-1992) et le rendez-vous de Jean-Paul II à Saint-Domingue (12 octobre) qui «semble mobiliser davantage les Églises autrefois missionnaires que les communautés autochtones nées de l'évangélisation». Curieux procès qui ne résiste pas aux faits. Mais comme l'ouvrage en question est écrit «par des spécialistes» (du côté français ceux qui ont soutenu les théologies de la libération), comment les informateurs religieux ne se précipiteraient-ils pas sur cette manne ?

Jean-Paul II, pour sa part, ne réagit pas en historien ou en sociologue des religions, il pointe le doigt vers l'essentiel : «Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.» Ces paroles du Christ ont été à l'origine de la nouvelle route missionnaire, commencée il y a 500 ans, qui a conduit les témoins du Ressuscité au-delà du vaste océan à la rencontre de peuples dont on ne connaissait même pas l'existence. Un nouveau monde et des hommes nouveaux. Les disciples du Christ pouvaient-ils ne pas aller vers eux en apportant l'Évangile ? C'est ce que répètera à Saint-Domingue Jean-Paul II qui se rendra là où avait débarqué Christophe Colomb, pour affronter avec les évêques du continent latino-américain, réunis en assemblée spéciale, les défis du prochain siècle. Aucune nostalgie mais l'actualité toujours vivante de la Parole de Dieu. Pourquoi parler de «situation conflictuelle et controversée» ?

Les étudiants de l'Opus Dei et, parmi eux, de nombreux Latino-Américains, réunis dans la salle Paul VI, le soir de Pâques, étaient bien loin de ces querelles. Ils laissent les morts enterrer les morts.